

Le mensuel belge d'actualité cinématographique internationale • 15 décembre 1982 • Numéro 4 • Belgique : 65 FB • France : 10 FF • Suisse : 3 FS

VISIONS

Le nouvel « Amis du Film » • Repere Ciné N°359 • Administration et Rédaction : 9, rue Traversière 1030 Bruxelles • Téléphone : 02/217.39 .80.

LA DEMOCRATIE S8

On connaît le discours sympathique tenu par les défenseurs du Super-8 : le format, peu coûteux, permet l'accès du plus grand nombre à la création cinématographique. Soit. Le drame est que les pratiquants de cette démarche, encouragés par un enthousiasme festivalier pas toujours réaliste, semblent tous vouloir présenter leur(s) œuvre(s) à un public aussi large que possible. Comme si — la comparaison est éclairante — tous les propriétaires d'appareils photo prétendaient exposer... De plus, le grand problème du S8 reste sa diffusion et les dites œuvres tournent souvent en circuit fermé, récoltant de-ci de-là quelques décorations dans des rassemblements de fidèles dont l'ambiance évoque vite celle des concours colombophiles...

J'ai cependant été passer une soirée au Centre Culturel Jacques Frank et ai été fortement impressionné par l'activisme fervent des participants au IXème Festival National du Super 8. Nous avons donc décidé de donner la parole à Georges Delmotte, un des membres courageux et lucides de ce comité de pré-sélection qui a eu la clairvoyance de retenir en compétition Manuel Gomez (voir p. 22) et Mara Pigeon. Deux cinéastes à part entière à qui il ne manquera bientôt que des budgets pour émerger. Malgré tout, la démocratie S8....

Ph.R.

Vous êtes allé au Festival Super 8. Vous n'êtes resté que deux petites heures, peut-être, mais votre imagination s'est vue charriée de l'intimité féminine au purisme esthétique, en passant par un humour lourd et bruxellois, ou la myopie d'une japonaise perclue. Le temps d'un long métrage, et vingt imaginations vous ont bousculés, vingt idées, parfois diamétralement opposées, vous ont bombardé le cerveau. Pas le temps de s'appesantir sur un sujet, pas le temps de s'ennuyer, le temps, parfois, de regretter que ce fut si court. Le temps de recevoir une image très différente de celle que nous donnent les réalisateurs belges et patentés, une image plus vivante et moins intellectuelle où, sans moyens, nous

Il aurait été étrange que Jean-Claude Wauters, avec son wagon de films, ne remporte quelque prix; mais n'est-il pas curieux que cet amoureux de l'image et du mouvement, ce picoreur d'instant exotiques glanés au cours de ses voyages, ait remporté le « Prix du Meilleur Reportage, Document, Témoignage » pour sa « Cireuse de Chaussures » qui témoigne surtout de son tempérament de « voyeur ». Pourtant, Van Zuijlen s'est, lui aussi, déplacé aux antipodes pour tourner son fort intéressant « Kamputchéa 82 ». Le « Prix du Meilleur Film de Fiction » révèle « Le Professeur » de l'atelier « Images », une œuvre collective dirigée par Gérald Frydman. Mais point de vue réalisation et scé-



« Victor Cordier » de Mara Pigeon

Mara et Victor

dans les mouvements d'appareil (Y aurait-il un cinéma de sensibilité qui a quelque chose à dire et un cinéma de virtuosité qui n'a parfois que peu de chose à transmettre, les deux se rejoignant dans les meilleurs des cas ?). Elle vient de tourner les rushes de ce qui s'appelle provisoirement « Voyage au Zaïre » : 3 heures en Super Huit, trois minutes en 16mm. Après sa réussite « Victor Cordier » où elle avait déjà pris ses distances vis-à-vis de l'écologie elle a gagné de l'assurance. Très modestement. Elle sait qu'elle tâtonne encore. Benoit Lamy qui a visionné ce qu'elle a rapporté l'a analysé avec elle. elle va faire le montage avec Éva Houdova dont la sûreté lui sera précieuse. Le tournage s'est, sur place, déroulé dans des conditions matérielles difficiles. Le manque d'essence l'empêchait de se déplacer. Les policiers lui demandaient sans cesse des justifications ou des autorisations. Elle a pris les images qu'elle pouvait comme elle pouvait, fuyant l'exotisme, ne cherchant ni l'étranger ni l'exotisme.

l'imagination.

Pour quatre ou cinq 16 ou 35 mm produits en Belgique cette année, 52 films étaient présentés à la présélection du 10ème festival national de Super 8.

Des 36 films sélectionnés, 6 (+ 6) sortent couronnés de lauriers. Avec raisons, bien sûr.

Mais c'est bien dommage pour ceux auxquels il aurait fallu l'ombre d'une voix pour remporter un prix, et qui n'auront pas même le plaisir de pouvoir se targuer d'avoir été sélectionné pour la compétition; car là aussi, bien souvent, une feuille de papier cigarettes séparait les sélectionnés des éliminés. (On comprendrait que certains créateurs se soient sentis lésés).

Résultat: il n'y a pas vraiment de mérite à avoir été sélectionné pour la compétition.

Dire que les prix furent attribués à tort? Très loin de moi cette idée...

Qui d'autre aurait pu prétendre au GRAND PRIX toutes catégories, sinon Manuel Gomez. Présentant son « Aventure Instantanée », aboutissement accompli d'une longue recherche, et deux films d'animation, supérieurs à tous ceux présentés, au moins au niveau imaginaire, il reçoit aussi le prix du Meilleur Film d'Animation dans la Compétition Internationale.

Le prix du meilleur film d'animation, dans la compétition belge, est attribué, lui, à Willy Kempeneers, ce créateur talentueux et bon enfant du « Pêché Original » et d'« Exit ». Guy Lance, lui, avec ses « Illusions perdues », et, surtout, Willy Allaers, avec le « Carré Blanc », restent le bec dans l'eau: sont-ils pourtant vraiment moins doués?

Lettre », et Boriello avec la « Chèvre II », ne se défendent pourtant pas mal du tout. Le prix Spécial offert par la Commission Française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles, allait à Mara Pigeon pour « Victor Cordier »: c'est sans doute le film le plus sérieux de toute la sélection, un film réfléchi provoquant sa propre dynamique. Le prix Marcel Hicter de la première œuvre va à « Magazine, Magazine » de Chantal de Spiegeleer, et comme l'année passée, un prix Antenne 2, dont on sait qu'il est un passage payant à la télévision française, est attribué à 6 films: espérons que les lauréats de ce dernier prix n'auront pas, comme certains de leurs prédécesseurs, à se poser la question: ce passage à l'A2 de mon film, c'est pour aujourd'hui, ou pour demain?

Donc, 7 prix. 7 prix pour des films en définitive assez classiques, alors que le Super 8 est le moyen privilégié d'expression d'une personnalité. Il n'y a que les femmes, assez nombreuses à présenter leurs films, qui parlent d'elles; mais d'une manière peut-être trop narcissique et très, très, littéraire. Seules, Myriam Pleyers, avec « Rétroviseurs », et Anne-Marie Penasse, qui présentait, avec Jean-Claude Deridder, « Jusqu'aux dents », se démarquent en présentant deux films imaginatifs.

7 prix, et, mes nombreuses réserves le prouvent, une sélection Belge qui, à elle seule, valait le déplacement par sa qualité; mais 7 prix pour une sélection qui aurait tout intérêt à gagner un peu en rigueur.

Georges Delmotte

« Victor Cordier » de Mara Pigeon, court-métrage 58 de vingt minutes: au festival des jeunes cinéastes de Bruxelles, au festival « Psy » de Lorquin et à la grande manifestation super 8 du centre Jacques Franck. La reconnaissance d'un travail exemplaire.

Mara a rencontré Victor dans le cadre de son travail d'animatrice au centre Antonin Artaud. Victor Cordier, 50 ans, étiqueté « débile, éthylique, psychotique » par le corps médical. La parole embarrassée, le comportement bizarre, une difficulté à se prendre en charge, une grande demande affective, Victor, rescapé des orphelinats, des homes, des cliniques et de la Légion Étrangère où il a été parce qu'il « n'avait ni rien ni personne et que lorsqu'on en revient on a l'estime de la police » est un marginal, un inclassable qui s'exprime en faisant des dessins au magicolor. De l'art brut pour reprendre l'expression de Dubuffet et du musée de Lausanne qui sont intéressés par son travail. (Une exposition est prévue au mois de mars à Louvain-la-Neuve).

Vingt minutes pour exprimer une personnalité, une amitié, une œuvre. Mara Pigeon a choisi l'approche indirecte, le dévoilement progressif. Victor apparaît à travers ses dessins, sa voix, le décor kitsch qui est le sien, les trois pièces où il accumule tout ce qu'on lui donne, sa manière de s'habiller créative, colorée en dehors du bon goût. Enfin ses mains. Puis lui. Puis leur histoire et celle du film qui est encore une manière de faire quelque chose ensemble alors que l'un et l'autre ont quitté le club Antonin Artaud et que Mara le pousse à prendre son indépendance et ses responsabilités.

Victor est d'abord montré comme un créateur de formes, de couleurs. Aussi la voix off qui raconte son histoire de « fou », d'une manière chronologique, clinique est-elle tout de suite perçue avec distanciation

de mameurs, d'hopitaux, de diagnostics, de médicaments. Ce « Victor d'abord » lui laisse toutes les chances d'exister en dehors des jugements sociaux qui l'ont enfermé, différencié. Il existe normalement face à quelqu'un: il n'y a pas un cinéaste sujet qui montre un acteur objet mais deux personnes embarquées dans la même aventure, celle d'un film et d'une relation. Cette implication à la première personne de Mara Pigeon casse l'objectivité si fragile (et contestable) du reportage, rend clairement à cette démarche toute sa subjectivité. Il n'est plus possible de se cacher sur quoi la majorité des films intéressants se basent: la connivence et la complicité du cinéaste et de son sujet.

LA BORIS SCHOOL

Mara Pigeon a commencé à faire du cinéma, comme Alice a suivi le lapin blanc, sans trop savoir où elle allait et ce qu'il fallait faire pour se débrouiller au pays de la pellicule. Lassée de son métier de secrétaire, elle a eu l'occasion de travailler au centre Antonin Artaud et d'être témoin de l'animation film qu'y faisait Boris Lehman. Apprendre à faire en regardant faire. Elle a été Script pour « *Magnum Beguinnasium Bruselensis* ». Elle a abordé la technique par la pratique, sans formation spécialisée. Elle posait des questions « naïves » et quand elle avait un problème de terminologie elle allait suivre les cours d'Adelin Trignon à la Cinémathèque pour savoir ce qu'était un champ/contrechamp, un plan américain ou un travelling. Parallèlement à cette initiation tournage, Boris Lehman l'amenait dans les festivals, lui téléphonait lorsqu'un film qui correspondait à sa sensibilité passait. Elle a acquis d'une manière intuitive, personnelle une culture cinéma, un savoir-faire empirique et affectif. Elle a réalisé son premier film « *Bleekhaus mia* » en 1978 à Port Vendres, prenant plusieurs centaines de plans en dix jours avec Boris. Elle les a ensuite organisés, sonorisés. Elle a appris à voir, à acquérir l'œil caméra, à parler un langage images. Avec d'abord, elle le sait, une syntaxe assez simple, statique. Maintenant encore elle ne se sent pas très à l'aise

SUN CINÉMA À LA PREMIÈRE PERSONNE

Les trois films de Mara Pigeon sont des pages d'un journal cinématographique où elle raconte des rencontres ou des épisodes de sa vie. Elle écrit elle-même le texte. Le dit en voix off. Se situe dans un registre de sensibilité et d'implication qui s'éloigne de la fiction classique ou du reportage traditionnel. Comme Frédéric Mitterrand (« *Lettres d'amour en Somalie* »), Goupil (« *Mourir à trente ans* ») elle dit « Je », ne veut opérer aucune distanciation si ce n'est celle de l'organisation du récit et de sa forme. Son texte est très beau, très simple. Il fonctionne avec une aisance d'écriture qui lui donne envie de faire aussi des livres. Elle ne sait ni quand ni lesquels. Elle a trouvé le ton autobiographique seule, contre ses proches qui trouvaient que se dire comme cela était gênant. Avec raison, elle pense le contraire, car ses mots gardent une grande pudeur. Avec « *Voyage au Zaïre* » qu'elle espère produire avec le C.B.A. comme « *Victor Cordier* » elle est partie à la recherche de son enfance, de son passé. Retrouver vingt ans après, au Zaïre, ceux qui avaient été les domestiques ou les ouvriers de ses parents. Confronter sa mémoire au présent. Le colonialisme et le post colonialisme vus au travers d'un album de photographies, le vieillissement des lieux et des gens. Elle et les autres évoluant. Ce qui reste et ce qui a disparu. Pour rompre la systématique de la voix off elle veut intercaler des dialogues avec un Noir. Elle ne désire poser ni jugement ni regard militant, simplement faire jouer son rapport à la vie, à la nostalgie, au passé, au temps qui s'écoule.

Mara Pigeon se situe dans une certaine définition d'un cinéma fait par des femmes aussi diverses que Chantal Akerman, Jutta Brückner, Marguerite Duras, Maria Koleva qui ont un rapport privilégié au texte, à la mise en image plus au moins directe de leur propre histoire et à la réinvention formelle du langage cinéma.

Jacqueline Aubenas

LE CINEMA ANIME

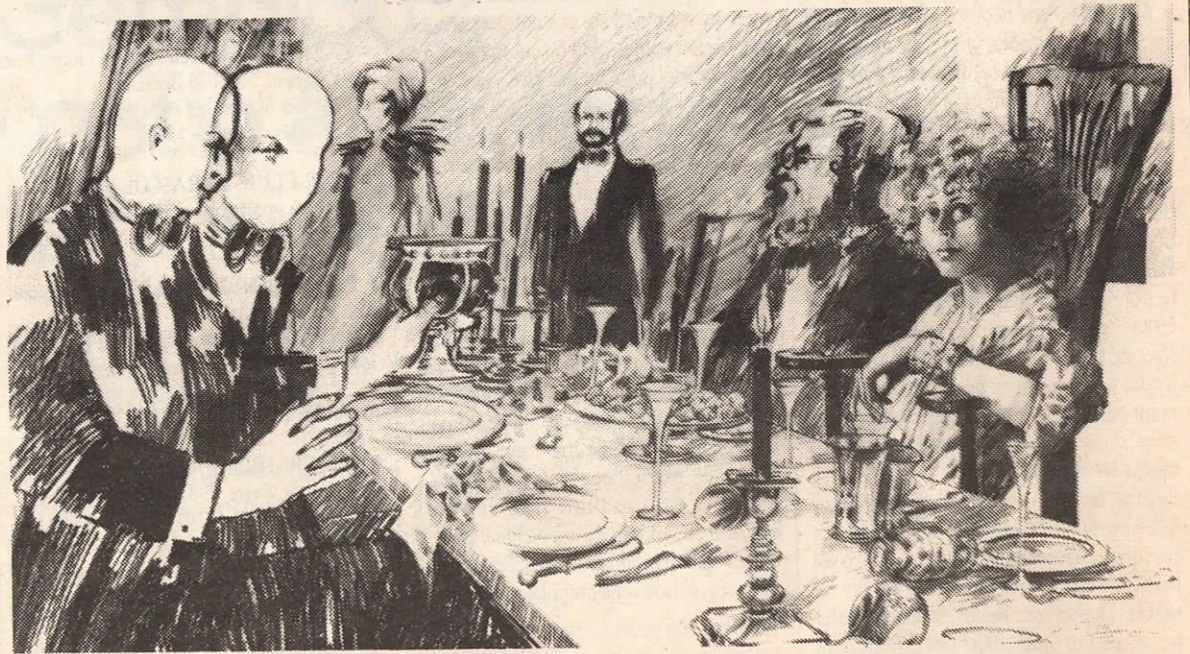
Qu'il soit classique (« Nimh »), de reprise (« Les Aristochats ») ou futuriste (« Tron » voir ci-contre), le cinéma d'animation fait la preuve chaque année (à l'époque des fêtes...) de sa popularité jamais démentie auprès du grand public. Mais si le 7ème Art bis est une industrie, il est aussi un Art dans lequel nos compatriotes ne sont pas les derniers à s'illustrer : tandis qu' Ottawa (le Cannes du cinéma d'animation) voyait Raoul Servais assumer la présidence de son jury, en Belgique, on découvrait un futur grand nom : Manuel Gomez.

le wonder boy du super-8

Le festival du super-huit vient de se dérouler à Bruxelles avec un grand succès d'affluence (environ six mille spectateurs), une importante participation internationale, une sélection sévère donc une programmation plus exigeante et une contribution belge particulièrement remarquable. Parmi elle les trois films de Manuel Gomez qui ont raflé le grand prix.

Manuel Gomez a vingt six ans, un

fauteuil comme on se met au lit. Je le réveille, le stimule sans cesse par des propositions incessantes et agressives. Impossible de s'endormir. J'utilise au maximum les 24 photogrammes secondes. La musique est importante et soutient le rythme visuel. « Aventures instantanées » et « Sans légende » agissent comme des douches, des électrochocs, des images fortes sans qu'il soit nécessaire de s'installer dans un récit. La fiction me semble pour l'instant inutile. J'utilise à peine une ligne directrice. Dans « Sans légende » un homme se réveille, sort de son rêve, va dans sa salle de bains. Entre les deux il fantasma. Mon film s'installe dans ce lieu-là. Avec « Aventures instantanées » c'est encore plus vague. La



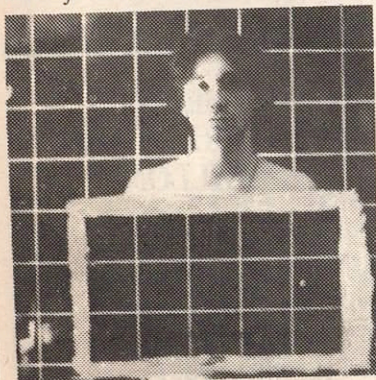
« Het Landhuis » de Josette Janssens

les graffiti d'Ottawa

M Legendat en arts plastiques et vient d'être engagé à la Maison de la Culture de Mons. Tout ce qui touche à l'image — dessin, photo, peinture, cinéma — l'intéresse. Comme exercice de fin d'études il avait réalisé en super-huit un court métrage d'animation « Allumette, gentille allumette » qui a été primé. Etonné, heureux il a continué. A Sao Paulo comme à Bruxelles il est toujours dans le palmarès. Ses films sont passés à la RTBF et vont être vus à Antenne 2. Actuellement il prépare un film en 35 mm d'une dizaine de minutes « Voyeur » où il dessine directement sur une pellicule vierge et utilise des fragments de récupération qu'il transforme et colore.

Un média de liberté

Gomez utilise le super-huit surtout pour la liberté qu'il donne : « la caméra est légère. Je peux tourner facilement partout. De plus la pellicule revient à environ 100 francs la minute, ce qui permet de filmer beaucoup et longuement sans atteindre des budgets élevés. J'aime aussi jouer sur ce qu'il a de spécifique : un certain flou, le bougé. Quand on le sait c'est intéressant d'en tirer des effets. Je ne raconte pas d'histoire. Je travaille sur des associations



« Voyages instantanés »

d'images, le rapport des formes, du noir et blanc avec la couleur. Mes films jouent beaucoup sur le montage. J'ose des rapprochements d'images, des déformations. Le spectateur ne doit pas s'asseoir dans son

ligne d'interprétation est basée sur les couleurs — le rouge et le bleu — et le rythme — la mobilité et l'immobilité ».

Un travail expérimental

Manuel Gomez, sans le connaître, travaille à la manière de Peter Kubelka. Il rassemble son matériau image. Le classe, le trie et opère comme dans un poème des regroupements, des associations qui peuvent fonctionner sur le sens, la couleur, l'analogie, la différence. Qui toujours font appel à la densité, l'univers personnel, le conscient et l'inconscient. Dans un de ses films il utilise l'œil comme Vertov l'avait fait dans « l'homme à la caméra » mais cette version cinéma n'exclut pas une lecture proche de Bataille. Il mélange les genres, les trucages, l'apport photo, les techniques d'animation, le dessin. Tout lui est bon pour expérimenter. Il y a dans ses films une jouissance cinéma, un plaisir de la manipulation, de l'accumulation de tout ce qu'il est possible de faire. Il s'amuse avec la vitalité d'un jeune chien. Un jour certainement il en viendra au choix, à la rigueur. Pour le moment il en est à la maestria de néophyte hyper-doué. Rien ne l'arrête. Tout l'intéresse. Dans sa chambre, comme Robinson dans son île, il refait le monde, recrée artisanalement des systèmes. Il lui reste encore à découvrir les paroles, le son. Attendons.

Ses dessins animés sont proches du graphisme de Gourmelin, de celui de Topor. Circulent une certaine cruauté, un univers onirique ou fantasmagique très fort. Il continuera à utiliser le super-huit comme laboratoire d'idées. Le passage au 16 ou au 35 le contraindra certainement à l'exploration plus structurée d'un système de trouvailles. Il rêve déjà d'un prochain thème : l'horizon vertical. Notre planète renversée et tout ce qui s'en suivrait. Manuel Gomez est un perturbateur d'images convenues.

Jacqueline Aubenas

« Vous connaissez ces dessins animés, encore bien secs, bien maigres, qu'on projette sur l'écran et qui sont, si vous le voulez bien, aux formes que j'imagine, ce que des graffiti tracés à la craie sur un tableau noir sont aux fresques de Tintoret ou aux toiles de Rembrandt ». Elie Faure, l'auteur de ces propos peu engageants tenus en 1912, se serait sans doute indigné, soixante ans plus tard, s'il avait su que ces graffiti étaient reconnus comme un art et, qui plus est, qu'on leur consacrait un Festival. Un Festival International d'Animation. A Ottawa, du 13 au 18 août derniers. Cinq cent cinquante films étaient inscrits. Parmi ceux-ci, le jury n'en a retenu qu'une centaine.

Ce jury était composé de Jannik Hastrup (Danemark), Marcell Jankovics (Hongrie), Eunice Macaulay (Canada), Charles Solomon (Etats-Unis) et Raoul Servais (Belgique). Dans son discours d'ouverture, Raoul Servais, Président d'Honneur d'Ottawa 82, a tenu à rendre un hommage tout particulier à la mémoire et à l'œuvre de Claire Parker et d'Alexandre Alexeieff, dont les noms resteront à jamais intimement mêlés à l'histoire du cinéma d'animation et à son évolution.

Le Festival d'Ottawa est avant tout une manifestation compétitive. Une compétition qui n'empêche personne de présenter plusieurs films. Comme Paul

Driessen, ce réalisateur hollandais, dont l'imagination créatrice se balade entre sa terre natale et l'Office National du Film à Montréal. C'est ainsi qu'il présenta trois titres : « Oh what a knight » (3'), « Une histoire comme une autre » (3') et « Maison sur rail » (10'). Un éblouissant talent qui lui valut le prix de la meilleure œuvre de moins de trois minutes, pour son film « Oh what a knight ».

Notre pays était représenté par deux films d'étudiants de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Gand : « Ma petite plage » (5') de Boudewyn Perneel et « Du côté de chez Schmoll » (5') de Serge Roorick. Josette Janssens, la réalisatrice du film « La maison de campagne » (8') se vit décerner le prix de la première œuvre, une première œuvre produite par le Centre Belge du Film d'Animation à Gand. Un film dessiné au crayon gras sur cello givré. La même technique que celle utilisée par Frédéric Back dans son film « Crac » (15'), produit par Radio Canada, qui remporta à l'unanimité le Grand Prix du Festival d'Ottawa.

Le Prix du Public fut attribué à « Tango » (8'), réalisé par le Polonais Zbigniew Rybczynski et Grand Prix du Festival d'Anney 1981.

En marge de la compétition, une succession d'événements et d'interventions. L'intervention de Frank Thomas et d'Ollie Johnston, les deux derniers té-

moins de la grande époque des Studios Walt Disney. Sans détour, avec beaucoup d'humour, ils expliquèrent les moments privilégiés qu'ils connurent avec leur patron, Walt Disney, leurs discussions, leurs émotions, leurs ivresses.

La respiration musicale d'un film d'animation, la complicité de la trame sonore avec l'image, étaient les axes de réflexion proposés au public par Normand Roger, l'auteur de très nombreuses musiques de films d'animation canadiens, pour ne pas dire de toutes.

L'ordinateur, ses possibilités et ses limites, les effets spéciaux, gravitaient toujours dans l'orbite des préoccupations des très nombreux participants au Festival.

Pour qui souhaitait maintenir ouvertes les portes du rêve et confirmer le climat d'envoûtement créé par l'image, il suffisait de se rendre à Montréal pour y visiter la passionnante exposition « L'art du cinéma d'animation » qui se tenait au Musée des Beaux-Arts.

Qu'il soit dépouillé ou effervescent, apaisant ou corrosif, engagé ou complaisant, le langage de l'image par image ne cesse de confirmer son identité, son autonomie. Une réalité dont les limites sans cesse reculées et les audaces à chaque fois renouvelées, sont significatives d'une volonté d'évolution.

Nicole vander Vorst